

L'impression générale, au sujet de cette guerre hispano-américaine, parmi les diplomates européens est que toutes les puissances sont, en principe, favorables au maintien de la domination espagnole, à Cuba, et contre l'indépendance forcée de cette colonie. Les puissances européennes sont aussi et par-dessus tout opposées à l'annexion ou à l'établissement du protectorat des Etats-Unis sur l'île. L'Angleterre, la France et la Russie, l'Autriche, particulièrement, dont la reine d'Espagne est une des royales filles, ne se borneront probablement pas à une simple démonstration, ou à des remontrances amicales aux Etats-Unis. L'Autriche et l'Allemagne sont déjà disposées à aller plus loin.

Enfin, dans cette guerre, les Etats-Unis pourront bien compter sur l'épuisement d'un adversaire, ni assez riche, ni assez nombreux pour tenir les hostilités longtemps, mais l'Espagne cherchera, par des coups audacieux et imprévus, à ruiner le commerce américain, et à détruire ses ports de mer, pour amener une paix honorable.

C'est l'avis de bien du monde que les Etats-Unis ne feront pas leur chemin à Cuba, en une promenade conquérante, et que, dans tous les cas, les fruits de la victoire ne pourront être descendus de l'arbre, sans l'intervention de la sentinelle européenne.

Pendant que l'annonce d'une guerre, en Amérique, émeut, avec autant d'intensité, tout le monde civilisé, le bruit persistant d'un conflit à main armée, en Europe, n'agite ni la bourse, ni l'opinion. L'Europe est toujours prête à la guerre; ce continent est toujours sous les armes. Toute sa population capable de porter un fusil, est dressée, disciplinée, en vue de la guerre de demain. Depuis un quart de siècle que dure cet état de choses, on s'est familiarisé avec le péril européen. Devant

les forces gigantesques, prêtes à s'entrechoquer, dans un cataclysme final, la grandeur même du danger rassure les esprits éclairés, et les nouvelles sensationnelles qui émanent, à intervalles réguliers, des cabinets qui les jettent, comme atouts, dans le jeu diplomatique, ou les laissent sortir de l'officine des journaux, en besoin de circulation, n'ont pas l'effet attendu.

La guerre, en Europe, est tout aussi proche et tout aussi éloignée qu'elle l'était il y a un mois, qu'elle l'était il y a deux, trois ou quatre mois. M. Prud'homme dirait que le navire européen "dansa" toujours sur un volcan, mais, pour l'observateur, ce bal pittoresque n'est que la continuation d'un carnaval qui ne finira pas avec le carême, mais durera aussi longtemps que l'appétit des nations absorbantes et conquérantes restera insatiable.

Quelques incidents cependant, assez graves, sont venus s'ajouter, durant la dernière quinzaine, à ceux que nous connaissons déjà, pour provoquer un nouvel intérêt aux affaires de Chine et d'Afrique. Après l'Allemagne et la Russie, la France est entrée bruyamment en scène, et, ces jours derniers, les chauvins de la presse anglaise parlaient, ni plus ni moins, que de bloquer les ports français, comme si les Anglais n'avaient qu'une excursion de plaisir à faire jusqu'aux côtes françaises de l'Atlantique et de la Méditerranée, et n'avaient pas à se frayer un passage à travers la flotte de haute-mer, la plus puissante après la leur, et une flottille de torpilleurs français, sur un champ de combat, où ces myrmidons des ondes ont la suprématie incontestable.

Les Anglais n'ont qu'à tenter l'aventure, s'ils tiennent à résoudre le problème d'une guerre navale fin de siècle; la France peut relever le gant, avec autrement d'assurance